

amenèrent dans les nouvelles prairies les eaux d'origine du ruisseau de Moënnec. Puis, les défricheurs s'enhardirent : ils osèrent, vers 1900, planter des pommiers dont une centaine sont en plein rapport ; ils firent même des tentatives pour acclimater sur la montagne le hêtre et le châtaignier. Si ces derniers essais ne furent guère heureux, en revanche les cultures et les prairies se développèrent avec succès. Pen-yun-ar-Poul a produit 60.000 kilos de foin en 1907. Tous les ans, on défriche quelques hectares nouveaux. La mise en valeur de Pen-yun-ar-Poul est un des plus beaux exemples d'effort réfléchi et de ténacité qu'il soit possible de constater dans la campagne bretonne.

IV

Brasparts : le peuplement et les cultures.

En descendant de Pen-yun-ar-Poul, par la route de Morlaix à Quimper, dont les lacets dévalent rapidement vers le bassin de Châteaulin, on voit l'aspect du pays se modifier complètement, à partir de l'ancienne chapelle de Saint-Caduan. Les landes disparaissent ; les fossés dessinent un quadrillage ininterrompu sur le sol ; les ruisseaux, les prairies et les champs se multiplient, les arbres se pressent sur les fossés, des bouquets de bois apparaissent, et la solitude s'anime. De gros villages sont établis sur les ondulations, entre les ruisseaux : le Moënnec, Coat-Compez, Château-Noir, Traon-huel, Pennahot, le Quinquis ; entre eux sont des groupes plus petits comme le Cosquer, Tréoffret, Kerlann, la Garenne, Tromarch, et des maisons isolées ou groupées à deux ou trois comme Ty-ar-Ménez, Kerjean, Quilivien, et le Leuré, sur la limite de la lande ; puis, à 5 kilomètres de Saint-Caduan, le bourg de Brasparts, sur les coteaux de la rive droite du Grand Pont, au carrefour des routes de Quimper à Morlaix et du Faou au Huelgoat.

Il est évident de prime abord que la vie humaine est plus facile dans ces terres basses, fécondes, bien arrosées, et